

PROLOGUE

*Ne me quitte pas,
Il faut oublier,
Tout peut s'oublier
Qui s'enfuit déjà...*

Assise devant mon orgue, je m'applique à chanter. L'exercice est semé d'embûches. Il y a la chanson, difficile, et puis surtout il y a Brel. Cet interprète inimitable, cette incroyable bête de scène qui, comme personne, sait retourner le public d'un mot, d'un geste, d'un cri.

La barre est haute pour l'apprentie chanteuse que je suis. Mais peu importe. Je suis seule dans cette petite salle à peine éclairée, au sous-sol du Ribatejo, le restaurant portugais de mes parents, et personne n'est là pour me juger. J'ai fini de participer au service de midi et je peux me consacrer à ma passion. Un jour, peut-être, j'aurai un vrai public. Pour l'instant, j'ai dix-huit ans, je suis à la cave, et je dois travailler.

*Ne me quitte pas,
Ne me quitte pas,
Ne me quitte pas.*

— Bravo!

Du fond de la salle, dans l'obscurité, une voix a retenti. Deux inconnus m'applaudissent et s'approchent en souriant. Je les reconnais, ils étaient encore attablés au restaurant lorsque je suis descendue tout à l'heure.

Ils me complimentent.

— Vous avez une voix extraordinaire, mademoiselle. Je les remercie. L'un d'eux se présente.

— Je m'appelle Jean-Paul Cara. Je suis auteur-compositeur. Avec une voix comme celle-là, je vais vous emmener à l'Eurovision!

M'emmener à l'Eurovision! Il s'imagine peut-être que je vais le croire? Il ferait mieux de me laisser travailler.

Comme si ça ne suffisait pas, il insiste:

— Je reviendrai dans quelques jours, vous verrez, nous allons travailler ensemble. Et nous remporterons l'Eurovision.

Puis il s'en va et je reprends ma répétition, un peu interloquée, mais sans plus y prêter attention. Je ne suis pas de celles qui s'en laissent conter. La belle histoire de Cendrillon n'existe que dans les contes de fées. Et je ne crois pas aux contes de fées.

De nouveau seule au sous-sol, les doigts posés sur les claviers de mon instrument, je suis loin de me douter que la suite des événements va me donner tort.

Les contes de fées existent.

DU PORTUGAL AU CONGO

Mon père s'appelle José Lopes. Lopes comme « fils du loup ».

Avec ce *s* final, qui distingue les Lopes du Portugal, très nombreux, de leurs cousins Lopez d'Espagne, plus nombreux encore. S'appeler José Lopes, au Portugal, c'est un peu comme se nommer Pierre Dupont en France. Ce n'est pas très original, mais c'est un nom dont on est fier.

La maman de José, ma grand-mère, s'appelle Marie-José. Mon grand-père se prénomme Manuel. Ils habitent une petite ville près de Viseu, dans cette région centrale de la montagne de l'Étoile où l'on produit un excellent fromage de brebis. C'est là que papa voit le jour le 2 juillet 1933.

À l'époque, Salazar est déjà l'homme fort du pays et fait régner sur le Portugal une discipline de fer. Nombreux sont ceux qui choisissent de partir et d'aller tenter leur chance en Afrique, cet eldorado où – dit-on – il est possible de faire fortune. La plupart se retrouvent en Angola ou au Mozambique, des colonies portugaises, mais de nombreux autres choisissent de s'installer au Congo belge tout proche, qui deviendra plus tard le Zaïre et aujourd'hui la République démocratique du Congo.

C'est le choix qu'a fait Manuel, mon grand-père paternel, laissant au pays femme et enfants pour s'installer à Luluabourg, la capitale de la région du Kasai, au centre du pays. Travailleur acharné, embauché par des commerçants juifs, les frères Amato, il réussit à se mettre à son compte, après quelques années, en ouvrant un magasin de gros. Ses affaires sont vite florissantes. Il décide alors que le moment est venu de faire venir les siens.

C'est papa, alors âgé de onze ans, qui est le premier à faire le voyage. Il est bientôt rejoint par le reste de la famille. Après quelques années passées sur les bancs de l'école belge, papa fait son entrée dans le monde du travail. Il a tout juste seize ans.

À quelques mois de là, c'est une histoire presque semblable qui va amener maman, âgée de sept ans, à faire à son tour connaissance avec le continent africain et surtout avec son père, Jorge Fiteiro, qu'elle ne connaît pour l'instant que par ce que ma grand-mère, Grâce, a pu lui en raconter et par les échanges qu'elle a eus avec lui grâce à une émission de radio portugaise qui, chaque semaine, mettait en relation les familles avec leurs proches expatriés dans les colonies.

Au Congo, mon grand-père Jorge, né en 1904, était un pionnier. Arrivé à tout juste vingt ans, peu de temps après les premiers Belges, il avait travaillé pour eux avant de se mettre à son compte. Il avait ouvert des routes dans cet immense pays et reçu de nombreuses décorations pour services rendus. Maman les conserve encore, encadrées au mur de son salon. Ces histoires-là ont bercé mon enfance et je ne me lasse toujours pas d'entendre ma mère, aujourd'hui encore, me raconter son Afrique. Une Afrique sauvage et douce à la fois, qui a aussi été la mienne une dizaine d'années plus tard, aux premiers temps de mon enfance.

On est au début de l'année 1945. La guerre n'est pas tout à fait finie mais, après sept années de séparation, Jorge estime qu'il est temps d'accueillir sa petite famille. Il faut dire qu'il lui tarde de retrouver sa jeune épouse et sa fille unique, qu'il a quittée alors qu'elle n'avait que cinq mois.

C'est ainsi que maman et ma grand-mère se retrouvent à bord du *Niassa*, un paquebot portugais, pour une traversée longue de trois semaines. On dit que la guerre touche à sa fin, mais l'époque est encore incertaine. Un incident bien caractéristique de l'air du temps va, du reste, pimenter le voyage. En pleine nuit, une alerte les oblige à enfiler leurs gilets de sauvetage et à se retrouver avec les autres passagers sur le pont du navire. On réclame le silence absolu. Si cet intermède nocturne est amusant pour les enfants, l'épisode est inquiétant pour les adultes, qui ont bien du mal à cacher leur affolement. C'est un sous-marin, repéré à proximité, qui est responsable de cette agitation. Le commandant craint qu'il ne s'agisse d'un bâtiment allemand. S'il n'a pu reconnaître le pavillon du Portugal, pays neutre, dans la nuit, il faut se préparer au pire. Après de longues minutes d'angoisse, le contact est enfin établi. Au grand soulagement de l'équipage et de tous les passagers, le sous-marin est anglais. Il n'y a plus rien à craindre. Et, surtout, les marins britanniques sont porteurs d'une excellente nouvelle : la guerre est finie !

Autant dire que, sur le pont, c'est une explosion de joie. Le champagne coule à flots et, pendant trois jours, dans les salons, on danse et on fait la fête.

C'est dans ces circonstances, à Banana, le seul port maritime du Congo, que maman et ma grand-mère posent pour la première fois le pied sur le sol africain. Première image très colorée de leur nouvelle vie, Banana

est une petite ville sans un seul hôtel, où l'on est hébergé à bord de bateaux à roue comme sur le Mississippi. Dans ce paysage exotique, il y a des palmiers à profusion. Et des moustiques dont même les moustiquaires ne suffisent pas à protéger des piqûres. Quel dépaysement pour maman ! Encore quelques heures de train et elle va pouvoir embrasser celui dont on lui a tant parlé et qu'à sept ans elle ne connaît toujours pas : son papa.

C'est sur le quai de la gare de Matadi qu'il apparaît enfin. Maman le trouve très beau. Lui est ému, bien sûr, de retrouver enfin les deux femmes de sa vie.

Avant de pouvoir se poser à la maison, il reste encore un fascinant voyage. Le Congo est un pays immense. D'abord, il faut rejoindre la capitale, Léopoldville, devenue aujourd'hui Kinshasa. Maman y découvre avec curiosité et admiration les hôtels de luxe, les pousse-pousse dans les rues. Puis c'est le fleuve Congo et huit longs jours de navigation sur un bateau à roue jusqu'à Kikwit, sur la rivière Kwilu. Chaque soir, une nouvelle escale est l'occasion de premiers contacts avec la population locale, ces marchands africains qui proposent aux voyageurs bijoux en tortue, objets en ivoire ou personnages sculptés dans l'ébène. Pour la petite fille de sept ans, chaque jour offre de nouveaux émerveillements. Elle découvre, impressionnée, les crocodiles qui paressent sur les bancs de sable. Et, dans l'eau, les hippopotames qui lui semblent énormes.

C'est en voiture que se parcourent les cent derniers kilomètres. Cent kilomètres, au Congo, c'est une distance ridicule. Il suffit de superposer la carte du pays à celle de l'Europe pour comprendre. Mon grand-père Jorge est propriétaire d'une exploitation en pleine brousse, à trente kilomètres de la mission la plus proche. Il y élève une soixantaine de porcs et y cultive

le coton. Ici, on fait tout soi-même. On tue le cochon, on se nourrit des poissons du fleuve et l'on consomme les légumes du jardin. Les coutumes ancestrales sont encore très présentes. Un jour, ma grand-mère voit arriver un petit groupe d'Africains. Une jeune femme porte un beau bébé albinos qu'elle lui demande de prendre dans ses bras, car la croyance dit que la femme blanche lui portera chance. Ma grand-mère s'exécute bien volontiers. En remerciement, elle reçoit de grosses larves de charançons posées sur des feuilles de palmier. Ici, c'est considéré comme un mets succulent et un très beau cadeau. Pour ma grand-mère, pourtant, pas question d'avalier ces espèces de chenilles, ni crues ni cuites. Amusée, elle constate du reste que les Africains observent avec autant de dégoût les crevettes que les Européens ont plaisir à déguster.

Maman découvre sa nouvelle maison. La chambre que son père a préparée pour elle. Les jouets, les collections de livres qu'il a achetés. Des *Spirou*, des *Tintin*. Plutôt des lectures pour garçon. Mais comment Jorge saurait-il quels sont les centres d'intérêt d'une petite fille ? Un soir, il lui rapporte pourtant le plus original des cadeaux. De retour de la brousse, il pousse la porte de la maison en tenant dans ses bras un adorable bébé léopard. Le jeune fauve a perdu sa mère, sans doute tuée par un braconnier, et trouvé une nouvelle famille grâce à grand-père, qui a une passion pour les chats. Maman est aux anges et joue avec le jeune fauve comme on joue avec un chaton. Mais, trop vite, l'animal grandit. Lorsqu'il veut monter sur les genoux de ma grand-mère pour réclamer un câlin, il déchire ses robes. Au bout de six mois, c'est un énorme léopard adulte. On doit l'enfermer dès qu'il y a du monde. Il est devenu dangereux et il faut s'en séparer. C'est un grand chagrin pour toute la famille.

Pour maman, le plus inattendu dans sa nouvelle vie, c'est l'impression qu'ils vivent comme des milliardaires. Dans cet univers colonial, toutes les familles blanches ont à leur service un personnel nombreux. Ceux que, là-bas, on appelle les *boys*. Pour mes grands-parents, ce sont des employés, qu'ils traitent avec respect et bienveillance. Ils aiment vraiment ce pays, et ceux qui l'habitent font partie des leurs. À la maison, chacun a sa fonction. L'un fait la cuisine, l'autre entretient la maison, un autre encore s'occupe du linge et un dernier du jardin. Et puis il y a les sentinelles, qui veillent nuit et jour et protègent la maison des animaux sauvages. Car les bêtes féroces rôdent et s'approchent dangereusement, à la nuit tombée. Parfois, les hyènes tuent un porc et le dévorent.

Maman, peu à peu, s'habitue à sa nouvelle vie africaine. À cette nature qui semble indomptable. À ces orages terribles qui, la nuit, la font trembler et que depuis lors elle adore. Aux arbres que l'on retrouve, au matin, coupés en deux par la foudre.

Ma grand-mère, Grâce, coiffée de son chapeau colonial, s'est rapidement transformée en une maîtresse de maison façon *Out of Africa*. Je l'ai toujours aimée et admirée. J'aurais adoré avoir sa vie.

Jorge, qui s'absente parfois plusieurs jours pour la récolte du coton, lui a appris à se servir d'une arme. Lorsqu'il est absent, elle dort la carabine posée sur sa table de chevet. Il arrive aux sentinelles de s'endormir et un léopard peut surgir à tout moment. Ainsi, elle pourra se défendre. C'est une femme très courageuse. Une nuit, alors qu'elle est seule avec maman, elle entend un bruit étrange dans la chambre. Elle prend une lampe torche et regarde : le mur est noir de fourmis. Ce sont des magnans, de redoutables prédateurs dont les colonies comptent jusqu'à plusieurs millions d'individus et

détruisent tout sur leur passage. Elle sait que la seule manière de s'en débarrasser est de les brûler. Après avoir mis sa fille en sécurité au milieu du lit, protégée par une moustiquaire, ma grand-mère Grâce appelle les sentinelles, allume des torches et passe la nuit à faire griller les insectes à même le mur. Le lendemain matin, la maison est toute noire et, en rentrant, mon grand-père est convaincu qu'il y a eu un incendie.

C'est ma grand-mère aussi qui fait la classe à maman. Au Portugal, elle avait enseigné dans une école. Chaque jour, elle apprend à sa fille tout ce qu'une jeune enfant doit savoir pour pouvoir entrer sans difficulté au collège. Pour les études, la seule solution est d'aller à Léopoldville, à plus de mille kilomètres. Mes grands-parents en discutent, hésitent et prennent la décision douloureuse de renvoyer leur fille pour quelques années au Portugal. À dix ans, maman fait donc le voyage inverse et rentre à Porto auprès de son oncle et de sa grand-mère. Elle reste de longues années loin de ses parents. Lorsque, sept ans plus tard, sa grand-mère, âgée, tombe malade, maman revient au Congo. Ce retour en Afrique en pleine adolescence est un véritable déchirement. Maman laisse derrière elle cette grand-mère avec laquelle elle vient de passer plusieurs années, son cher oncle Edgar qui l'a élevée depuis sa plus tendre enfance, tous ses amis, et même son petit chien qu'elle ne reverra jamais. Elle pleure beaucoup.

Ses parents savent que ce retour sur le continent africain sera difficile pour une jeune fille de dix-sept ans. C'est pourquoi mon grand-père Jorge a décidé de quitter l'exploitation dans la brousse. C'est dans un beau quartier de Luluabourg que la famille s'installe. Comme dans tout le Congo, à cette époque, la ville est coupée en deux. Il y a la ville noire et celle des Blancs. Le soir

venu, après leur journée de travail, les Noirs quittent la ville blanche pour rentrer chez eux. Pour aller d'un côté à l'autre, il leur faut un laissez-passer. Un laissez-passer dans leur propre pays. Comme ce doit être humiliant ! Mais qui s'en préoccupe vraiment ? Ici, c'est le quotidien. On pourrait presque croire que chacun s'en accorde avec un certain fatalisme. Les événements des mois suivants vont pourtant montrer que cette harmonie apparente cache un malaise dont les conséquences seront terribles.

Luluabourg, aujourd'hui Kananga, est une ville moderne qui doit sa richesse aux gisements de diamants exploités dans la région. À Luluabourg, il y a des restaurants, un cinéma, des boîtes de nuit, des fontaines illuminées, des parcs, des rues fleuries. Rien à voir avec l'élevage de cochons et les plantations de coton.

Maman se refait vite des amis. La communauté portugaise, essentiellement composée de commerçants, est importante et soudée. Elle se lie souvent d'amitié avec les Grecs et les Belges, très nombreux ici. On se reçoit beaucoup.

Et puis il y a le fils du patron du cinéma. Un jeune Italien qui se montre sensible à son charme. À tel point qu'un beau soir de réveillon, un 31 décembre, il demande très officiellement sa main à mes grands-parents. « Ça m'a fait plaisir », avoue maman. Pourtant, secrètement, c'est un autre qui occupe ses pensées. Le fils des voisins. Plutôt beau garçon, il a une petite moustache à la Clark Gable, avec un nez cassé quelques années plus tôt dans un accident de vélo qui donne du caractère à son visage. Leurs maisons ne sont séparées que par un jardin. Il a une sœur, Lucilia, de l'âge de maman, avec qui elle est devenue amie. Tout comme mon grand-père est devenu ami avec leur père. Il a aussi deux frères, Antoine et Mario.

Son nom de famille? Lopes. Prénom, José.

Vous avez deviné la suite.

Papa et maman se rencontrent donc ainsi. Portugais exilés au Congo belge et seulement séparés par un jardin.

Oublié le fiancé italien, oubliée la petite amie que mon père avait lui aussi à l'époque. Les deux jeunes Portugais découvrent le grand amour et commencent à faire des projets. Les familles sont consentantes, le mariage est programmé. Deux ans à peine après son retour à Luluabourg, Marie-Hélène Fiteiro devient Mme Lopes. Elle a dix-neuf ans, papa en a vingt-trois. Et le jeune couple s'installe dans la somptueuse maison de José, un bungalow pourvu d'un très grand salon, de plusieurs chambres, de deux salles de bains, d'une cuisine à l'extérieur comme c'est toujours le cas là-bas à cause de la chaleur, d'un joli jardin et de dépendances pour le personnel.

Difficile, aujourd'hui, d'imaginer un jeune homme de vingt-trois ans à la tête de dizaines de commerces, propriétaire d'une belle maison, servi par des domestiques et roulant au volant d'une Chevrolet qu'il change tous les deux ans.

Mais dans les années 1950, dans l'Afrique coloniale, pour peu qu'on soit travailleur et qu'on ait le sens des affaires, c'est tout à fait possible.

Depuis son arrivée ici, mon père a été à bonne école. À Luluabourg, les grandes fortunes sont détenues par des juifs. Beaucoup sont venus de Rhodes. Ce sont des commerçants de grande expérience et de talent. C'est auprès d'eux que papa a fait ses classes. Son premier patron s'appelle Simon Israël, et son entreprise, Simis, qu'il a installée dans tout le Congo avec l'aide de ses frères, est un exemple de réussite. S'en inspirant, mon père a monté la société Lopes Frères et ouvert son propre

magasin à Luluabourg. On y trouve de tout : des produits de première nécessité, du tissu au mètre, des colliers, des vélos, des disques, etc. Peu à peu, comme l'avait fait Simon Israël, il installe de petites succursales dans les villages et les villes alentour. Cinq, dix, vingt, trente. Il se retrouve bientôt à la tête de soixante-dix commerces, parfois minuscules mais bien approvisionnés. Dans la brousse, le troc est encore pratiqué. Il arrive que la clientèle locale paie ses achats en cacahuètes ou en maïs.

Une fois par mois environ, avec maman ou avec son homme de confiance, Benoît, un jeune Africain qui travaille pour lui depuis l'âge de douze ans, il fait le tour de ses comptoirs pour s'assurer que tout va bien, encaisser son dû et payer les gérants congolais. L'expédition compte une étape particulière : celle de Tshikapa, une ville où on exploite des mines de diamants. Elle est très surveillée à cause de nombreux vols. La voiture doit s'arrêter à l'entrée de la ville pour qu'un policier monte à bord et les accompagne tout au long de leur séjour. Ils sont toujours très bien reçus, nourris et logés à l'hôtel, mais on ne les laisse jamais seuls, et, au moment de repartir, la voiture est toujours fouillée avec minutie.

La première année de mariage passe ainsi, rapidement. Papa occupé à diriger ses magasins, maman à gérer sa maison, son personnel, et à organiser des réceptions pour des amis ou des relations professionnelles. Le jeune couple file des jours heureux. Mais un événement s'annonce. Le ventre de maman s'arrondit. Je me prépare à entrer en scène.